

Mémoire

Pour une théorie du sujet :
commentaires sur les « Variantes de la cure type » de Jacques Lacan

For a theory of the subject: Comments on the “variants
of the psycho-analytical treatment” by Jacques Lacan

P. Rappard

*Psychiatre des Hôpitaux honoraire, ancien Maître de conférences au collège hospitalier Pitié-Salpêtrière de Paris,
Ancien membre de l'École Freudienne de Paris, 31, rue Marc-Sangnier, 91150 Étampes, France*

Reçu le 3 janvier 2005 ; accepté le 31 janvier 2005

Disponible sur internet le 21 juin 2006

Résumé

Ce texte de Lacan s'adresse aux médecins, alors que le discours de Rome (qui traitait le même sujet) s'adressait aux analystes en formation. Les théories du Moi sont remises en cause au profit d'une théorie du Sujet. La résistance est à chercher dans le discours et non dans le Moi. Pour Freud, le Moi est constitué comme un symptôme et non comme un Sujet objectivé, le Moi qui se fonde dans la relation narcissique agressive. Pour autant, le Moi n'est pas à rejeter, comme le font certains psychanalystes-phénoménologues, qui rejettent en même temps l'inconscient. Le rôle de l'analyse didactique est de permettre à l'analyste « de reconnaître en son savoir, le symptôme de son ignorance ». L'ignorance n'étant pas un non-savoir. L'écoute n'est pas orientée par un savoir, mais par une pratique dégagée du discours. D'où l'expression, sous forme d'équations et d'axiomes, des phénomènes de la cure ; Lacan ne faisant pas la théorie de l'inconscient, mais la théorie du transfert. Il transcrit ce qu'il écoute et non ce qu'il sait... Le génie de Lacan fut, au moment où la logique symbolique devenait quasiment indépendante des objets existants dans le monde, et au moment où la syntaxe et la sémantique apparaissaient comme indépendantes du sujet, d'avoir introduit la logique du signifiant dans les phénomènes de la cure. Car la psychanalyse qui, par définition, s'élabore à partir du langage ordinaire tenu par le patient en situation transférentielle, rejoignait la logique analytique qui portait désormais ses efforts sur le langage ordinaire et non sur le langage savant. Lacan rejoint la philosophie analytique anglo-saxonne avec Bertrand Russell, Frege, Whitehead ou Wittgenstein. Une psychanalyse qui, en séance, ne va pas au-delà du langage et de la logique, mais où le sens de la réalité reste vital. L'abord lacanien de la transmission de la psychanalyse nous confronte donc à l'attitude sémioticienne qui nous incite à laisser de côté ce qui nous tente le plus dans la pratique concernée, à savoir le « vécu ». Bien sûr, en psychiatrie et en psychothérapie, il n'est pas possible de faire abstraction du vécu douloureux. Mais il y a lieu de combiner l'empathie et la sémiotique, afin de pouvoir aborder la problématique de façon efficace. Il s'agit de vivifier l'esprit par la lettre et non pas la lettre par l'esprit.

© 2005 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Abstract

This text, written by Lacan, was for the benefit of physicians whereas the speech given in Rome (which dealt with the same subject) was aimed at trainee analysts. The theories of the Ego were called into question to the benefit of a theory of the Subject. Resistance was to be looked for in the discourse and not in the Ego. For Freud, the Ego, an Ego that is based on the aggressive narcissic relationship, is built like a symptom and not like an objectivized Subject. Nevertheless, the Ego is not to be rejected, as is done by some phenomenologist-psychoanalysts who also reject the subconscious. The role of didactic analysis is to allow the analyst “to recognize symptoms of his ignorance in his own knowledge”. Ignorance not being here a “non-knowledge”. Listening is not directed by knowledge but by practice freed from speech. Hence the expression of “cure phenomena” in the shape of equations and axioms; Lacan was building up the theory of transference, not the theory of the subconscious. He transcribed what he listened to and not what he knew. Lacan's genius was to have introduced the logic of the signifier in the therapy phenomena at a time when symbolic logic was almost becoming independent from the objects existing in the world, and at the time when syntax and semantics appeared to be independent from the subject, because, at this time, psychoanalysis, which by definition develops from the ordinary language of the patient in a transference situation, was coming close to analytical logic which itself was now concentrating

on ordinary language and not on scholarly language. Lacan came close to the Anglo-Saxon analytical philosophy of Bertrand Russell, Frege, Whitehead or Wittgenstein. This is a psychoanalysis which does not go beyond language and logic but where the sense of reality remains vital during the session. Therefore Lacan's approach to the transmission of psychoanalysis confronts us with the attitude of semioticians who encourage us to leave aside what tempts us most in the practice we are talking about: the "factual experience". It is of course impossible to set aside painful factual experience in psychiatry and psychotherapy, but we should combine empathy and semiotics in order to tackle the issue efficiently. We have to give life to the mind by the letter and not to the letter by the mind.

© 2005 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Mots clés : Moi ; Psychanalyse didactique ; Savoir ; Sujet ; Transfert

Keywords : Didactic psychoanalysis; Ego; Knowledge; Subject; Transference

« Le changement et la psychanalyse nous renvoient à une remarque de Jacques Lacan, dans les *Variantes de la cure type* [...]. Car, étant tenu pour acquis que l'analyse ne change rien au réel, et qu'elle "change tout" pour le sujet, etc. »

Nous sommes en 1953, et ce titre fut imparti à Lacan [11] par un comité de psychanalystes auxquels Henri Ey, secrétaire général de la section psychiatrique de l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale, avait confié les questions de psychanalyse dans le cadre des « méthodes thérapeutiques ». Bouvet traitait « La Cure Type » [1], Nacht « l'historique de la psychanalyse freudienne », Nacht et Lebovici « Indications et contre-indications de la psychanalyse » [15], Lagache « Résultats et critères de guérison » [13], etc. La première édition psychiatrique sortit donc en 1955, mais l'article de Jacques Lacan fut mal accueilli et rapidement remplacé (en 1960) par celui de René Held [7] : « Variations de la technique psychanalytique classique ». Lacan, en effet, avait profité de l'ambiguïté du mot « variantes », et de la rubrique encore « inédite » de « cure type », pour « interroger ladite cure sur son fondement scientifique, le seul dont put prendre effet ce que nous offrait un tel titre de référence implicite à une déviation ». Dans l'introduction qui chapeaute « les variantes » dans les *Écrits*, Lacan [12] en note, avoue qu'il trouvait ce titre abject. Il apporta en 1966 quelques modifications à la première partie, mais ne toucha pas aux autres, ainsi pour l'*Encyclopédie*, il ne citait pas le nom d'Edward Glover mais évoquait « l'un des auteurs » d'une communication au Congrès Mondial des psychanalystes freudiens réunis à Londres en 1953–1954, à partir de la « théorie des critères thérapeutiques ». Le texte de 1955 est légèrement différent de celui de 1966 : « C'est ainsi que la psychanalyse se réfère, en ses critères thérapeutiques, à des concepts dont l'ordonnance en plusieurs registres, dynamique, topique, économique, laisse matière à maints débats, mais dont l'extrême élaboration ne répond qu'à son expérience. Leur compréhension exige donc cette expérience et c'est un fait que les psychanalystes en font une objection de principe à toute critique du dehors quand elle prétend aller au fond. En d'autres termes, toute reconnaissance de la psychanalyse, comme profession et comme science, se propose sur la base d'un principe d'extraterritorialité auquel il est impos-

sible au psychanalyste de renoncer, même s'il le dénie, mettant toute validation de ses problèmes sous le signe de la double appartenance qui les rend aussi insaisissables que la chauve-souris de la fable. »

L'article de 1955 débute en effet d'emblée par ce titre : « Une question chauve-souris : l'examiner au jour. » Quand Ey lut l'article, il trouva la chauve-souris un peu provocatrice et surréaliste, mais ça ne l'étonnait pas de Lacan. Quant à nous, il nous fallut retourner à La Fontaine pour y retrouver la fable « La chauve-souris et les deux belettes ». Je la résume : une chauve-souris donne tête baissée dans un nid de belette anti-souris. Pour ne pas être dévorée, elle fit valoir que ce n'était pas sa profession et qu'elle était oiseau. Une autre fois, elle fonça dans un nid de anti-oiseau : elle fit alors valoir ses qualités de souris, ne fut pas dévorée et « sauva deux fois sa vie ». La Fontaine de conclure : « Le sage dit, selon les gens : Vive le roi ! Vive la ligue ! » Rappelons qu'il s'agissait de la coalition du parti catholique dirigée contre Henri III puis contre Henri IV !

L'ambiance était très passionnelle en ces années 1950, et Lacan vitupérait contre la P.D.A. (psychanalyse d'aujourd'hui) et l'Institut Psychanalytique de Paris, organe d'enseignement de la Société psychanalytique de Paris. En 1951, Lacan et Lagache avait rompu avec la Société Internationale de Psychanalyse et donc avec la Société Psychanalytique de Paris, et avaient fondé avec Françoise Dolto « la Société Française de Psychanalyse ». Cette dernière ne fut dissoute que lorsque, paradoxalement, elle demanda en 1964 son adhésion à la société internationale, d'obédience anglo-saxonne, qui exigea le départ de Lacan et de Dolto. La dissolution était préférable à l'exclusion, et c'est ainsi que naquirent « l'Association psychanalytique de France » (avec Lagache, Favez-Boutonnier, Anzieu, etc.), rattachée à l'Internationale, et « l'École freudienne de Paris » autour de Lacan. En 1953–1955, coexistaient donc en France deux sociétés de psychanalyse, autant de nids de belettes et de questions que Lacan se proposait d'examiner au jour, ce qu'il avait déjà commencé au congrès de Rome en septembre 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Dans ce rapport de 1953 (*Écrits*, p. 238), en style ironique, il procédait à une mise en question des fondements de cette discipline qu'est la psychanalyse, et cela pour les étu-

dians en formation, formation autoritaire, « puissamment organisée », qu'il contestait et ne considérait pas comme une garantie de transmission de la doctrine.

Dans les *Variantes*, cette remise en cause de la formation et du savoir du psychanalyste s'adressait à un public médical par définition. Le style particulier en résulte, puisque Lacan, donc, en complétant Buffon, définit le style comme l'homme à qui l'on s'adresse.

Lacan ne fait pas ici un procès mais une critique de la technique et de la théorie psychanalytique, ainsi que des différentes traductions françaises et anglaises.

À noter que James Strachey inaugurerait en 1953 la traduction anglaise des *Gesammelte Werke* (17 volumes, 1940–1952), à la suite de la disparition de la *Internationaler psychoanalytischer Verlag* (fondée par Freud en 1918), sous le titre *The Standard Edition of the complete psychological Works of Sigmund Freud* (24 volumes de 1953 à 1974). Ernest Jones [9] publiait en 1953, à New York, le premier tome de *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*. Lacan, quant à lui, entamait son séminaire à Sainte-Anne : 1953–1954, les écrits techniques de Freud; 1954–1955, le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse ; 1955–1956, les psychoses, etc. Sans compter toutes les traductions françaises qui sortaient aux Presses Universitaires de France, sous la direction de Daniel Lagache.

Bref, les *Variantes de la cure type* se divisent ici en quatre parties :

- la remise en question des techniques d'évaluation quantitatives, qui se mettent en place dans les pays anglo-saxons au début des années 1950 (question par ailleurs très actuelle). Ce chapitre (la question chauve-souris) est centré sur le « transfert » en tant que concept [17] ;
- la voie du psychanalyste, etc. L'analyste est abordé comme « homme réel » à l'écoute du discours constitué et de la parole constituante. Interprétation, résistances, sont à chercher dans ce discours et non ailleurs. Cet ailleurs, c'est le Moi de la deuxième topique qui oublie ici la première topique et sa référence méthodique à l'inconscient. La critique de la position d'Anna Freud [4] nous amène au
- Moi dans l'analyse et à sa fin dans l'analyste. À travers la critique des théories du Moi, Lacan nous renvoie à la notion de sujet, et dénonce la prévalence accordée aux mécanismes de défense confondus avec la résistance. Critique de Ferenczi, Wilhelm Reich et introduction de l'Imaginaire comme fonction du Moi, avec références à Melanie Klein et Michael Balint. Lacan renvoie à ses travaux de 1949 sur le stade du miroir, de 1948 sur l'agressivité en psychanalyse, qui renouvellent sa communication au congrès de Marienbad en 1936. Il remplace la notion de personne (chère à la PDA et à Ferenczi [3]), par la notion de personnalité. Par-delà la dualité de la relation imaginaire apparaît un troisième terme : la mort et sa subjectivation, opposé à tout savoir objectif, à mettre en suspension ;
- dans la dernière partie, ce que le psychanalyste doit savoir, etc. Lacan critique le savoir et s'efforce de libérer le psychanalyste de conceptions qui pourraient perturber

l'écoute. Il introduit la mathématique dans le mouvement conceptuel qui restructure les sciences dites « sociales », la linguistique, la théorie du symbole, et laisse pressentir la mise en équation des phénomènes de la cure qu'il élaborera de 1953 à 1980, en prenant position contre une certaine phénoménologie.

À partir du réel (le psychanalyste homme réel), en passant par l'imaginaire (remise en question du Moi), sont abordés l'ordre symbolique (à travers la critique du savoir) et l'introduction du sujet et de la subversion en référence à la loi du langage.

Les variantes reprennent, pour un public médical, ce que le discours de Rome développait pour un groupe d'analystes en formation. Mais pour les médecins, la mort est intégrée dans la relation ternaire de l'œdipe, comme une quatrième dimension, plus que comme le moment anticipé de la mort du maître, dans l'analyse didactique.

Revenons-en à la théorie des critères thérapeutiques et à Glover [6], dont le travail évoqué fut publié en 1955 à Londres et traduit en français aux PUF en 1958 (*Technique de la psychanalyse*). Là se trouve pratiquement le dossier dans sa totalité et, paradoxalement, les remarques de Glover confortent l'analyse lacanienne, en recourant, non pas à ce qui pouvait ressembler à une ontologie ou à une philosophie, mais au langage des chiffres, pour reprendre une formule de Karl Jaspers. Lacan d'ailleurs, tout en critiquant les positions anglo-saxonnes, les connaissait fort bien et estimait les auteurs. Son outil, cependant, n'était pas l'évaluation (outil qui pénètre chez nous quelque quarante années plus tard), mais la philosophie structurale et la sémiotique, comme nous le développerons à la fin de ce commentaire, instruments qui s'efforcent de ne pas faire perdre à l'analyse sa dimension dialectique.

Glover avait fait circuler, dès les années 1930, un questionnaire aux analystes au sujet des normes de travail des psychanalystes en Grande-Bretagne. Sur les 63 points soulevés, un seul était regardé comme fondamental : analyser le transfert. Quant à la définition des critères thérapeutiques, l'obstacle s'avérait lié aux divergences théoriques fondamentales. Ces différences coupaient en deux les sociétés de psychanalyse. Le maintien des normes, pour éviter l'incohérence du groupe, se traduisait par la préservation d'un standard. Glover alors dénonçait le risque de conformisme et de perfectionnisme. Reprenant cette analyse, Lacan en vient au bien-fondé du concept de transfert (concept à la Hegel qui ici est identique à la chose même), et il rappelle le rapport de Daniel Lagache [14] sur le transfert de 1952. Réminiscence ou réexpérience, le transfert, pour le praticien, est une expérience qui ne peut se soutenir sans être pensée. Faute de quoi, à vouloir être reconnu, le mouvement psychanalytique se mue en méconnaissance interne de lui-même. Lacan donne alors en 1955 de la psychanalyse la définition suivante : une psychanalyse est un traitement qu'on attend d'un psychanalyste. Définition qui en 1966 sera la suivante : une psychanalyse type ou non est une cure qu'on attend d'un psychanalyste. On voit là qu'il s'agit d'une psychanalyse et non de la psy-

chanalyse (comme si la psychanalyse n’existait pas... et une psychanalyse ça existe !).

Dans le deuxième chapitre, Lacan parle du psychanalyste comme un homme réel, qui ne doit pas se faire une idée trop élevée de sa mission, ni le prophète d’une vérité établie. Laisant de côté les routines, les dons, les habiletés secrètes, il accueille « un discours de son prochain ». « Ainsi, non seulement le sens de ce discours réside dans celui qui l’écoute, mais c’est de son accueil que dépend qui le dit : c’est à savoir le sujet à qui il donne accord et foi, ou un sujet que son discours lui livre comme constitué. »

L’analyste porte alors le pouvoir discrétionnaire de l’auditeur à une puissance seconde, car « il impose au sujet, dans son discours, l’ouverture particulière aux conditions de la règle qu’il lui propose comme fondamentale... ». Mais entre parole constituante et discours constitué, la conjonction ne peut s’opérer, malgré la prétendue libre association, du fait que « la parole du sujet est maintenue dans les formes syntaxiques qui l’articulent en discours dans la langue employée comme entendue par l’analyste ». D’où la responsabilité de l’auditeur dans ses interprétations, ses silences et leur ambiguïté.

La question des variantes renvoie alors à « l’histoire des variations du mouvement psychanalytique » et à son insertion dans l’expérience de la parole et « l’espèce de catholicité parodique [...] où cette question prend corps ». Lacan embraye alors sur la question de l’analyse du matériel et l’analyse des résistances. Le déchiffrement du matériel fait recouvrer au sujet la remémoration de son histoire, la restauration de l’ordre et des lacunes de celle-ci, dans la disposition du conflit, qui déterminent les symptômes.

L’inconscient ici se définit comme sujet constituant des symptômes, et il se reconnaît « dans la ruse du désordre où le refoulé compose avec la censure, ce en quoi, notons-le au passage, la névrose s’apparente à la condition la plus commune de la vérité dans la parole et dans l’écrit ».

Du coup, la déviation de l’analyse consiste à aller chercher la résistance hors de ce discours même. La résistance est à chercher dans le discours et non dans le Moi. Suit alors une attaque en règle contre Anna Freud [4] et son livre *Le Moi et les mécanismes de défense* (Londres, 1946 ; PUF, 1949). Ce que disait Freud dans la première topique est transposé dans la seconde, et précipite la technique dans l’erreur. Car pour Freud, la résistance n’était pas le principe du Moi. Or, Anna Freud confond résistance et défense du moi, alors que le Moi (dans *Inhibition, Symptômes etangoisse*) est conçu par Freud comme « constitué comme un symptôme » et non pas comme sujet objectivé. Le traitement alors est conçu comme une attaque des défenses (ce que reprend Otto Fenichel [2]), et « l’analyse se dégrade en un immense trifouillage psychologique » qui méconnaît les fondements dialectiques « de l’intersubjectivité où la parole constituante est supposée dans le discours constitué ». Rappelons ici que Ernst Jones [9] mettait en exergue de son livre sur Freud cette phrase de Tirésias : « Et dis la vérité afin que nul ne te croie. »

Lacan critique ensuite une certaine phénoménologie qui mettrait entre parenthèses le discours et certains psychana-

lystes, fanatiques du « vécu », qui recourent à l’empathie et aux effets en actant comme mobilisation des résistances. Or, plus on s’éloigne du discours pour n’y pas déceler les résistances et les transposer dans le temps, plus on en appelle au savoir de l’analyste, c’est-à-dire à une suggestion, ce qu’a bien vu Wilhelm Reich, dont Lacan signale la perspicacité, dans son modèle d’analyse du caractère. Dans cette suggestion, la relation est celle d’un Moi avec un autre Moi, et la partie saine du Moi, chère à certains auteurs, se réduirait en fait au Moi de l’analyste, bon objet qu’introjecterait le sujet !

Ce savoir préconçu est soumis à l’organisation du « Moi de l’analyste en tant qu’analysant, excluant le sujet de la parole ». Que doit donc être le Moi de l’analyste ?

- Du Moi dans l’analyse et de sa fin chez l’analyste.

Nous en arrivons donc au « contre-transfert » et à ce que Ferenczi tenait pour la seconde règle fondamentale, à savoir que tout psychanalyste doit avoir été psychanalysé. Avec l’étude des processus psychiques de l’analyste durant l’analyse, et la mise au point d’une hygiène spéciale de l’analyste.

Étudiant toujours Ferenczi [3], Lacan critique la notion de personne de l’analyste et y préfère celle de personnalité du sujet structurée comme un symptôme, ce qui ramène à nouveau à Reich [18] et à l’analyse du caractère et son armure que Lacan renvoie à celle d’armoiries : l’analyse finie, « le sujet garde le poids des armes qu’il tient de la nature, il a seulement effacé les marques du blason ». La fonction imaginaire qui guide la vie chez l’animal (fixation sexuelle au congénère, parade et signalisation du territoire) est chez l’homme entièrement détournée vers la relation narcissique agressive où se fonde le Moi.

Le Moi est abordé dans sa fonction imaginaire. Lacan renvoie à son stade du miroir et à l’œuvre de Melanie Klein [10], à la dialectique du maître et de l’esclave. L’amour de transfert, mis à part sa production artificielle, ne se distingue pas de l’amour passion. La prévalence accordée au Moi aboutit ainsi à une conception purement duale de l’analyse, conception dualiste où se rejoignent Ferenczi et Balint, ardeur narcissique qui doit aller s’éteindre au « bain froid de la réalité ».

La parole constitue le médiateur et le troisième terme, à savoir la mort, maître absolu, pour sortir de cette relation Moi–Moi. Cette « subjectivation de la mort » met tout savoir objectif en suspens.

- Le psychanalyste doit donc ignorer ce qu’il sait.

L’analyse donc ne change rien au réel et change tout pour le sujet. C’est la parole qui « donne au sens son support dans le symbole qu’elle incarne par son acte ». Nous nous situons là. Or la parole échappe à la science, ou plutôt « elle est ôtée du champ de la science ».

La vraie parole s’oppose au discours vrai. La vraie parole n’est pas adéquate à la chose, et c’est là sa vérité. Le discours est constitué, lui, par la connaissance du réel. Cela fait deux vérités. Cette parole, commune à tous les hommes, l’analyste en fait un usage particulier : il accueille la parole du sujet, dans le silence.

Mais cet accueil se fait à travers le procédé du discours qui, pour convaincre, implique « la stratégie dans le procès de l'accord ». Et « ce procès s'accomplit dans la mauvaise foi du sujet, gouvernant son discours entre la tromperie, l'ambiguïté et l'erreur ». Cette lutte pour une paix précaire est le champ de l'intersubjectivité, où l'homme se complaît d'être persuadé dans la parole. La loi de la reconnaissance ouvre à toute suggestion, et l'homme alors se perd « au discours de la conviction en raison des mirages narcissiques qui dominent la relation à l'autre de son Moi ». Voilà donc la méconnaissance, fonction inconsciente du Moi dans le discours de la dénégation (Freud, *Verneinung*, 1925). Il s'agit pour l'analyste de reconnaître cette parole authentique de l'autre à travers ce discours intermédiaire de la dénégation.

À propos de « l'homme aux rats », Lacan développe alors ce qui peut être une « interprétation révélatrice ». « L'analyste fait se taire en lui le discours intermédiaire pour s'ouvrir à la chaîne des vraies paroles. » Il peut alors y placer cette interprétation. Reprenant son « mythe individuel du névrosé » (1953). Lacan évoque l'interprétation qui va « faire tomber la trame imaginaire de la névrose ».

Dialoguant avec les philosophes français en 1957, Lacan, à ce propos, provoque cette réponse question de J. Hyppolite [8] (traducteur de la *Verneinung*) (*Ornicar* 1985 ; 32 : 21) : « ... le D^r Lacan nous apprend à commenter Freud en philosophe autant qu'en médecin... Mais comme Socrate, il nous met à la torture, il use du langage pour nous introduire dans des apories toujours nouvelles, et je ne suis jamais bien sûr de comprendre... En particulier, que signifie chez lui la notion de sujet, le rapport du sujet au Moi, et le dépassement évident de ces notions relatives vers une altérité absolue. Il y a chez le D^r Lacan, la notion de l'Autre (avec un grand A), notion qui dépasse celle du sujet. Ce qui se révèle dans le dialogue psychanalytique, c'est, si je comprends bien, la transcendance du signifiant, le champ du symbolisme, qui tel une formidable machine (et les relations de famille sont un exemple de ce signifiant) nous happe et nous domine... »

Hyppolite fait remarquer à Lacan que cette « transcendance du signifiant » laisse s'évanouir le signifié... Et Lacan de répondre alors : « Ce signifié qui est la relation de l'homme au signifiant, c'est peut-être là, seulement, qu'est le lieu de son rapport, de son rapport vrai avec sa propre mort. »

Rappelons qu'en 1934–1936, Jean-Paul Sartre [19] publiait la *Transcendance de l'Ego* (analysé dans le même n° 32 de la revue *Ornicar*), philosophie de la conscience pure qui entendait affranchir la phénoménologie de toute idéologie du Moi, et aboutissait à une « psychanalyse existentielle » sans inconscient. Tout alors prend sens autour du « manque d'être ». Mais cette psychanalyse n'a plus rien d'une psychanalyse, et devient une philosophie totalisante (cf. P. Vaudray, *Ornicar* n° 32, p. 114, 131) [20].

Lacan donc avait fort à faire entre les médecins–psychanalystes qui donnaient la prévalence au Moi et les philosophes–phénoménologues qui rejetaient le Moi. Les premiers plaçaient la résistance dans le Moi (et non dans le discours), les seconds, en rejetant le Moi, se débarrassaient en même temps de l'inconscient.

Lacan, donc, dans ces *Variantes*, en revient à la formation du psychanalyste et au « contraste entre les objets proposés à l'analyste par son expérience et la discipline nécessaire à sa formation ». À partir des déclarations du D^r Knight à l'Association Psychanalytique Américaine sur les « facteurs qui tendent à altérer le rôle de la formation analytique », sur le recrutement des candidats, etc. (1952), Lacan constate que « quelle que soit la dose de savoir ainsi transmise, elle n'a pour l'analyste aucune valeur formatrice ». Le rôle de l'analyse didactique est de permettre à l'analyste « de reconnaître en son savoir le symptôme de son ignorance ». L'ignorance n'étant pas à considérer comme un non-savoir, mais comme une « passion de l'être », qui à l'égal de l'amour et de la haine, peut être une voie où l'être se forme.

L'obstacle interne à l'analyse didactique étant le désir de savoir ou de pouvoir qui anime le « candidat au principe de sa décision », Lacan distingue absence de savoir et non-savoir. « Le fruit positif de la révélation de l'ignorance est le non-savoir, qui n'est pas une négation du savoir, mais sa forme la plus élaborée. La formation du candidat ne saurait s'achever sans l'action du maître ou des maîtres qui le forment à ce non-savoir ; faute de quoi il ne sera jamais qu'un robot d'analyste. »

Tout cela pour permettre à la parole d'être « proférée » par le sujet. « Mais si conformément à la loi de la parole, c'est en lui en tant qu'autre que le sujet trouve son identité, c'est pour y maintenir son être propre ». Il ne s'agit donc pas d'identification narcissique, qui sous couvert du formalisme des garanties, se dégrade en effet de subornement collectif.

L'analyse, progressant dans le non-savoir, se rattache à la dialectique, aussi bien pour l'œuvre de Freud que pour celles de Platon et des présocratiques. Ce que l'on désigne improprement comme « sciences sociales ou sciences humaines » regroupe « le corps des sciences de l'intersubjectivité ». Lacan évoque alors la mathématique, la recherche linguistique, la notion moderne d'histoire, l'étude des nombres entiers, la théorie du symbole, etc., ce qui nous éloigne d'une « prétendue psychologie des profondeurs » et du « recours imbécile au terme de vécu ».

Bref, s'annoncent ici, l'analyse sémiotique en pathophénoménologie (à partir, par exemple, de l'autobiographie du président Schreber dans son séminaire sur les psychoses de 1956) et le passage à des désignations protocolaires (telle son idéographie d'allure pseudomathématique ou même mathématique), qui écartent les pièges du discours et autorisent une écoute authentiquement neutre et bienveillante. Les phénomènes de la cure exprimés sous forme d'axiomes nous rappellent que Lacan ne fait pas une théorie de l'inconscient, mais une théorie du transfert [16].

L'écoute n'est pas orientée par un savoir, mais par une pratique dégagée du discours, qui nous renvoie, sinon à une psychanalyse pure, du moins, selon l'expression de Freud [5], à une « psychanalyse stricte dénuée de tendance ».

Références

- [1] Bouvet M. La cure type. Fasc. 1, 2 et 3. EMC « Psychiatrie, Méthodes psychothérapeutiques, Psychanalyse freudienne » 1955; 37812A10, 37812A30, 37812A40.
- [2] Fenichel O. Problèmes de technique psychanalytique. New York. Paris: PUF; 1939 (1953).
- [3] Ferenczi S. Élasticité de la technique psychanalytique. *Internat Zschr Ärztl Psychoanal* 1928;14:207–9.
- [4] Freud A. Le moi et les mécanismes de défense. Vienne : Internat. Psychoanal. Verlag; 1936. Paris: PUF; 1949.
- [5] Freud S. Conseils aux médecins sur le traitement analytique. *Zentralblatt für Psychoanalyse* 1912; vol. II. Trad. fr. A. Berman. In: De la technique psychanalytique. Paris: PUF; 1953. p. 61–71.
- [6] Glover E. Technique de la psychanalyse. Londres: Trad. fr. Paris : PUF; 1955 (1958).
- [7] Held R. Variations de la technique psychanalytique classique. EMC « Psychiatrie » 1960; 37812C30 8 p., 37812C30 (fin), 8 p.
- [8] Hyppolite J. Phénoménologie de Hegel et psychanalyse. In: La psychanalyse (publication de la Société Française de Psychanalyse). 1957. p. 17–32 (n° 3).
- [9] Jones E. La vie et l'œuvre de Sigmund Freud. 3 volumes (1856–1900, 1901–1919, 1919–1939). Trad. fr. Paris: PUF; 1958 (1961, 1969).
- [10] Klein M. La psychanalyse des enfants. Paris: PUF; 1959 (Trad. fr. J.B. Boulanger).
- [11] Lacan J. Variantes de la cure type. EMC « Psychiatrie » 1955; 37812 C10 : 10 p.
- [12] Lacan J. In: *Écrits*. Paris: Le Seuil; 1966. p. 323–62.
- [13] Lagache D. Résultats et critères de guérison. EMC « Psychiatrie » 1955; 37812 E10: 5p.
- [14] Lagache D. Le problème du transfert. XIV^e Conférence des psychanalystes de langue française. Paris : 1^{er} novembre 1951. In *Revue française de Psychanalyse* 1952; 16, n° 1–2.
- [15] Nacht S, Lebovici S. Indications et contre-indications de la psychanalyse. EMC « Psychiatrie » 1955; 37810I20 : 5 p.
- [16] Rappard P. Idéographie de Lacan et transmission de la psychanalyse. In: Guyotat J, Fedida P, editors. *Généalogie et transmission*. 1986. p. 25–32 (Écho-Cencturion, ed. G.R.E.U.P.P).
- [17] Rappard E, Rappard P. L'acte de mesure et son incertitude en psychiatrie et en psychanalyse. In: Beaune J-C, editor. *La mesure, instruments et philosophie*. Paris: PUF, Collection « Milieux, Champ Vallon »; 1994. p. 71–8.
- [18] Reich W. L'analyse de caractère. *Internat Zschr Ärztl Psychoanal* 1928; 14 : 180–96. Trad. fr. L'analyse caractérielle. Paris : Payot; 1971. p. 37–52.
- [19] Sartre JP. *Essai sur la transcendance de l'ego*. *Recherches philosophiques*, 1936. Reedit. Paris: Vrin; 1965.
- [20] Vauday P. Jean-Paul Sartre et la psychanalyse sans inconscient. *Ornicar*, revue du champ freudien janvier-mars 1985; n° 32 : 114–31.